

## **Influences hongroises sur le développement de la littérature et de la culture roumaines.**

(Résumé)

Les Roumains sont un des peuples d'Europe les plus mêlés. Au cours de leur développement historique ils se sont trouvés, tant pour leur politique que pour leur culture, sous de longues et constantes influences étrangères. Aussi bien dans la composition ethnique du peuple roumain que dans le développement de sa vie spirituelle et intellectuelle, une étude scientifique est naturellement à même de déceler des traces profondes d'influences, favorables ou contraires, des états et des peuples voisins.

Leur situation géographique et leur attachement obstiné à l'Église grecque orthodoxe ont fait des Roumains des disciples de la culture et de la mentalité orientales. A l'époque historique deux seulement de leurs voisins immédiats, la Pologne et la Hongrie, auraient pu faire sentir et ont effectivement fait sentir l'influence de la civilisation occidentale sur le cours tout oriental du développement des Roumains. Les circonstances ont limité cette influence du côté polonais, à la fois dans le temps et par le peu d'étendue des territoires de contact; en effet la Pologne ne put exercer sa bienfaisante influence culturelle que sur une minime partie des Roumains, dans le voïvodat de Moldavie, et même là ne fut-ce que pendant quelques siècles, principalement aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup>.

Tout au contraire, ce rôle naturel vis-à-vis du peuple roumain, la Hongrie l'a joué de façon incomparablement plus étendue, dans le temps et dans l'espace. D'une part, on le sait, la Hongrie a pu compter parmi ses propres fils et sujets et durant

de longs siècles, jusqu'à ces derniers temps, une fraction considérable et à bien des égards éminente des Roumains; d'autre part, de temps à autre, elle a tenu les Roumains constitués en état autonome dans une dépendance politique plus ou moins étendue. C'est pourquoi les effets féconds directs ou indirects de la littérature, de la culture et du livre hongrois sont aisément démontrables dans l'enfance de la culture et de la littérature roumaines, dans leur formation postérieure, enfin à l'époque de leur consolidation jusqu'à nos jours, sans interruption. Cet ensemble de faits, l'auteur de cet article le proclame depuis vingt ans, soit dans ses cours dans diverses universités, soit dans sa correspondance littéraire, soit dans de nombreux articles dont, pour des circonstances indépendants de sa volonté, une très petite partie a pu seule paraître. Il a l'intention de faire paraître l'an prochain un exposé détaillé et la matière justificative de cette nouvelle synthèse dans un volume dont ceci n'est qu'un simple résumé. Il veut montrer dans ce qui va suivre, mais seulement comme l'esquisse de l'ouvrage, une partie des preuves qui soutiennent l'hypothèse émise par lui.

\*

Au cours de l'histoire, et du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'aujourd'hui des masses assez considérables de Hongrois se sont fondues dans les Roumains, en premier lieu, comme il était naturel, dans les territoires cis-carpathiques mais aussi à l'est des Carpathes et particulièrement dans l'ancienne Moldavie. Les conséquences naturelles de cette fusion sont qu'on peut à présent en constater dans les territoires mentionnés les effets sur le caractère, sur la mentalité et jusque sur les particularités physiques du peuple roumain. On peut encore en suivre la trace profonde d'une part dans la langue du peuple roumain, de l'autre dans sa vie spirituelle. On n'a commencé à considérer sérieusement l'influence exercée par le hongrois sur le roumain que dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Du côté hongrois mentionnons à ce propos, en 1878 le travail d'un pionnier, Paul Hunfalvy: *La langue „roumoune“* (A rumun nyelv). Un an plus tard paraissait du côté roumain un dictionnaire étymologique de la langue roumaine, écrit en français par un savant, Alexandre Cihac, dont la deuxième partie traitait entre autres des éléments hongrois.

A la suite de ces œuvres qui avaient frayé la voie commencèrent des recherches de détail surtout en Hongrie et en moindre mesure en Roumanie. La première fut publiée en 1888 par Georges Alexics: *Éléments hongrois dans la langue roumaine*,<sup>1</sup> quelques études semblables d'étendue variable l'ont suivi jusqu'à ce jour.

Hunfalvy avait cru démontrer l'origine hongroise dans 137 mots roumains, mais trente à quarante pour cent de ses hypothèses étaient erronées. Dans le dictionnaire de Cihac figurent 580 mots d'origine hongroise mais là aussi, l'erreur est d'environ quarante pour cent. Alexics enregistrait plus de mille mots roumains d'origine hongroise, dont la plupart ne figurant que dans le langage des Roumains de Hongrie n'a qu'une valeur ou qu'un caractère dialectal. Dans la langue littéraire roumaine d'aujourd'hui le nombre de mots hongrois qui ont acquis le droit de cité est naturellement bien plus restreint, mais l'essentiel est que l'emploi de ces mots ne soit plus uniquement local mais qu'on les connaisse et qu'on les emploie dans toutes les provinces roumaines au nord du Danube. Ces mots d'emprunt sont les témoins parlants de ce que la culture roumaine a reçu du hongrois au cours de siècles de vie commune. Dans son ouvrage Alexics divise en quatorze groupes les idées évoquées par les mots d'origine hongroise. Remarquons pourtant en passant qu'un examen attentif de l'ancienne littérature roumaine et particulièrement des imprimés et des manuscrits roumains de Hongrie antérieurs au XIX<sup>e</sup> siècle augmente considérablement le produit des recherches d'Alexics, tant pour le nombre des mots roumains d'emprunt que pour celui des groupes d'idée. Nous avons l'intention de le démontrer dans un essai postérieur.

\*

Passons à l'exposé des influences hongroises sur la vie spirituelle du peuple roumain. En suivant l'ordre chronologique on note ce qui va suivre.

Dans les documents les plus anciens de la langue roumaine: psautier de Voroneți, codex de Voroneți et psautier de Scheia (fin du XV<sup>e</sup> siècle, début du XVI<sup>e</sup> siècle) les mots d'origine hongroise sont nombreux ce qui montre qu'à l'origine de

<sup>1</sup> Magyar elemek az oláh nyelvben.

ces documents se trouvaient entre autres des ouvrages de langue hongroise. Certaines circonstances convergentes tendent à confirmer cette hypothèse. Nous faisons allusion ici à un accident historique: deux prêtres hongrois convertis au Hussisme, Thomas Pechi et Balint Ujlaki, les premiers traducteurs de la Bible en hongrois durent se réfugier dans la région des couvents où furent découverts les documents roumains en question.

On connaît le rôle et l'importance immenses de la Réforme en Transylvanie dans la naissance des premiers imprimés roumains et l'influence qu'elle a exercée dans le mouvement d'élimination de l'élément slave des livres ecclésiastiques employés par l'Église roumaine. On n'envisageait jadis ce fait qu'unilatéralement. On faisait remarquer que ces agents hongrois de la Réforme de Transylvanie, par leur appui moral et matériel, avaient fait progresser la production littéraire de langue roumaine, le roumain littéraire et la culture ecclésiastique roumaine. On s'est moins occupé d'un autre fait, à savoir que la Réforme de Hongrie a contribué non seulement par l'appui moral et matériel, mais encore par l'inspiration spirituelle au mouvement littéraire roumain, quand aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles des ouvrages en hongrois ont inspiré une partie des oeuvres ecclésiastiques en roumain. Dans leurs préfaces ou dans leur post-faces les traducteurs roumains indiquaient leurs sources en quelque façon. Ils prétendaient fréquemment, tant à cause du fort courant slave dominant dans l'Église roumaine que pour assurer une autorité supérieure à leurs traductions, qu'ils s'étaient inspirés directement d'un original slave, grec, latin ou hébraïque. On a longtemps reçu pour vraies ces affirmations des traducteurs, parce qu'on ne les avait pas soumises à un contrôle sévère ni à une comparaison avec les originaux prétendus. Quand l'érudition exacte s'en est mêlée elle a dû faire cette constatation étonnante que le modèle immédiat de la traduction n'était pas toujours ni n'était exclusivement celui indiqué dans leurs préfaces par les traducteurs. On y rencontre force mots d'origine hongroise et force magyarismes et on a pu démontrer par leur présence au moyen de la critique de texte l'origine hongroise de nombreux imprimés de ce genre des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

Le XVI<sup>e</sup> siècle nous en offre des exemples: d'abord un

livre intitulé „Tălcuț evanġheliilor și Molitevníe“ imprimé à Brasso en 1564 par les soins d'un certain Coresi, diacre roumain de Valachie, livre au sujet duquel on a constaté qu'il était la traduction entre autres originaux hongrois d'un Agenda de Gaspar Heltai paru cinq ans auparavant à Kolozsvár.

Un second exemple nous est fourni par la traduction en roumain du livre de cantiques de Georges Szegedi, parue vers 1570 à Nagyvárad ou à Kolozsvár, et imprimée en caractères latins et avec l'orthographe hongroise.

Un troisième c'est la traduction parue à Szászváros en 1582 de la Bible de Gaspar Heltai; ce livre, connu sous le nom de *Palia a' Orestie*, fut imprimé aux frais de Hongrois dont l'un se nommait François Geszti.

Des recherches postérieures dans ce domaine produiront sans aucun doute des résultats intéressants. Qu'on nous permette d'examiner un exemple: en 1559 parut à Brasso un Catéchisme en langue roumaine (*Intrebarea Creștinească*) au sujet duquel les recherches précédentes avaient établi que c'était la traduction du petit catéchisme en allemand de Luther. A notre avis, les chercheurs avaient jusqu'ici fait fausse route, car ce livre roumain ancien est issu lui aussi d'une origine hongroise. Dès 1927, on a soupçonné que cet imprimé roumain, le premier qu'on connaisse et qu'on ait conservé, n'était pas d'origine allemande mais qu'il était né du remaniement d'un texte hongrois. Sur ce point nos recherches — nous en publierons le détail dans une autre occasion — ont confirmé cette opinion et elles prouvent d'ailleurs l'influence hongroise sur les produits spirituels roumains de l'époque en question. Qu'il nous soit permis de remarquer que ceux qui jusqu'ici s'étaient occupés de l'origine du susdit catéchisme roumain, motivaient en grande partie leur opinion par des preuves linguistiques plutôt que par une vaste consultation comparative des documents.

Quant à nous, nous avons comparé il y a de longues années le texte du catéchisme roumain à celui des catéchismes allemands de Luther et à celui des catéchismes hongrois ses contemporains. Il ne fait pas de doute que ce catéchisme roumain de 1559 ait eu pour modèle le catéchisme hongrois d'André Batizi (1550).

Au XVII<sup>e</sup> siècle l'influence de la Réforme en Hongrie sur

la vie spirituelle roumaine se poursuivit et se renforça. L'effet sur la littérature roumaine se montre de nouveau en cela que des ouvrages en hongrois inspirent des imitations en roumain ou bien que des Hongrois écrivent eux-mêmes pour les Roumains des ouvrages en roumain; ainsi les livres en roumain paraissent-ils grâce à l'appui moral et matériel des Hongrois. Nous avons en somme constaté la même chose au XVI<sup>e</sup> siècle. Indépendamment du pourcentage démontrable la seule différence à relever est qu'au cours du XVII<sup>e</sup> siècle se manifeste, bien entendu en moindre mesure, l'influence bienfaisante de la propagande catholique sur la littérature roumaine. La majorité de la littérature ecclésiastique et même une partie de la littérature mondaine, composées et imprimées en territoire hongrois au XVII<sup>e</sup> siècle, tombent sous le coup du même jugement.

Dans les trois premiers siècles de la littérature roumaine (XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup>) les productions d'inspiration ecclésiastique, manuscrits ou livres, forment une partie respectable de cette littérature; les œuvres historiques, à savoir les chroniques, la complètent. Si dans le premier groupe on constate sans peine des influences ou une origine hongroises, le second groupe n'en est pas exempt. Les chroniqueurs roumains de Moldavie qui se servaient d'un bien plus grand nombre d'ouvrages de références que leurs collègues de Mountanie (Valachie) utilisaient également les renseignements tant nationaux qu'étrangers. Ils tâchaient naturellement en premier lieu de prendre connaissance des chroniques écrites dans les pays voisins sans négliger pour cela l'Europe occidentale. Ils ont manifesté une préférence marquée pour les renseignements d'origine polonaise, mais les chroniqueurs hongrois n'ont pu rester sur eux sans influence. On prétend qu'un certain nombre de chroniqueurs roumains ont su le hongrois. L'un d'eux, Simion Dascalul, dit même à propos de l'origine des Moldaves qu'il a emprunté cette partie de son récit à „une chronique hongroise“. Les chroniqueurs roumains des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles s'inspirent de préférence de l'oeuvre de Bonfinius. Les chroniqueurs de Moldavie Miron Costin, Nicolas Costin et Demeter Cantemir renvoient à Bonfinius et à Toppeltinus aussi bien qu'aux „chroniqueurs hongrois“. Ils mettent principalement à contribution Farkas Bethlen, Gaspar Heltai, Nicolas Istvanffy et Nicolas Olah. A propos de l'établissement

de la principauté de Moldavie les chroniques roumaines ont conservé une tradition exactement semblable à la légende du cerf miraculeux raconté dans la chronique hongroise. La différence principale est que dans la légende roumaine il ne s'agit pas d'un cerf mais d'un aurochs, gibier favori des féodaux roumains, et qui figure aux armoiries de la Moldavie. Remarquons en passant que la tradition est en même temps tradition héraldique et prétend justifier la présence de la tête d'aurochs dans ces armoiries. A part ce détail il serait difficile de ne pas reconnaître l'influence de la chronique hongroise sur la chronique roumaine dans la formation d'une tradition de ce type. — La légende de l'établissement de la principauté de Mountanie (Valachie) constitue un cas analogue. Les motifs héraldiques de la légende sont exactement semblables à ceux de la tradition hongroise concernant la naissance de Jean Hunyadi et le corbeau qui figure aux armes de sa famille, tels qu'on peut les trouver dans la chronique de Gaspar Heltai. Sans aucun doute la chronique hongroise a inspiré une fois de plus sa voisine.

\*

Après la disparition de la principauté autonome de Transylvanie au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'influence culturelle des princes hongrois de Transylvanie et des Réformes hongrois sur les Roumains en Hongrie et hors de Hongrie fut reprise par le pouvoir officiel représenté par les Habsbourg ainsi que par la propagande catholique hongroise. Les résultats parmi les Roumains des efforts de ces deux éléments furent encore plus considérables si possible que ceux des deux siècles précédents. Ce fut notamment le travail civilisateur de la Hongrie qui jeta au XVIII<sup>e</sup> siècle les bases durables, stables et puissantes sur lesquelles les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles devaient bâtir la littérature moderne et la culture nationale des Roumains, le développement de l'idée moderne de l'État et jusqu'à la formation de la grande Roumanie. Telle est la véritable et l'immense conséquence du fait que la Hongrie ait eu à cette époque pareille influence sur le développement de la culture et la littérature nationales des Roumains.

L'État Hongrois a fait progresser au XVIII<sup>e</sup> siècle la langue roumaine et sa littérature de deux façons. La première fut de faire traduire et imprimer en roumain les décrets d'admi-

nistration ou autres. La valeur pour les érudits de ces décrets est très grande tant par leur contenu que comme monuments de l'histoire de la langue et de la littérature roumaines; chacun de ces décrets en roumain constitue en soi un document linguistique; bien que les linguistes ne les aient pas jusqu'à présent traités avec le respect qu'ils méritent. C'est d'ailleurs un érudit hongrois qui a attiré l'attention sur eux il y a quelque 27 ans. Le nombre de ces décrets émis pendant tout un siècle est bien entendu considérable. Il est regrettable que le nombre des imprimés de cette sorte conservés jusqu'à présent et connus de nous soit relativement réduit: ils ont disparu avec le temps. Des recherches antérieures dans les archives et bibliothèques ont pu réunir 56 de ces documents et nos propres recherches ont permis d'en grossir le nombre. Ces 60 à 70 décrets officiels hongrois en langue roumaine représentent une partie considérable des produits de l'ancienne littérature roumaine par ailleurs si pauvre. L'importance de ces décrets augmente encore du fait qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle dans les deux principautés roumaines au-delà des Carpathes on ne trouve qu'un nombre très limité de pareils documents. Sur tout le territoire de la monarchie des Habsbourg par contre on a édité et imprimé pour la population roumaine des décrets officiels en roumain, de même que pour les habitans de la Bukovine qui ne fut annexée à l'Autriche que dans le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle. — Ces imprimés officiels en langue roumaine pour les Roumains de Hongrie ont donc été édités en grand nombre et pendant un laps de temps considérable; de ce fait même nous nous trouvons devant une situation spéciale. On peut dire qu'au moyen de ces décrets les organismes officiels de Hongrie ont élevé la langue roumaine au rang d'une langue presque officielle quoique en ce temps-là les Roumains ne constituassent nullement une nation politique. Ceci à un moment précisément où les professeurs grecs et les érudits de l'époque des Fanariotes qualifiaient la langue roumaine de langue barbare aussi impropre aux études qu'au gouvernement.

Ainsi les experts grecs qui ont joué un rôle prépondérant dans la vie intellectuelle de la Roumanie estimaient eux-mêmes la langue du pays incapable d'exprimer des idées scientifiques ou juridiques; il était réservé aux organismes de l'état hongrois



de démontrer le mal-fondé des idées des conseillers grecs — responsables du développement tardif de la culture roumaine — en provoquant par des mesures d'importance l'éveil de la conscience roumaine.

Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'État hongrois accomplit encore plus complètement la mission d'encouragement à la culture des Roumains de Hongrie, et par l'intermédiaire de ceux-ci, à la culture de tous les Roumains, par la politique qu'il se fixa dans l'enseignement. La fondation de nombreuses écoles à l'intention des Roumains de Hongrie commença sous Marie-Thérèse et se poursuivit sous Joseph II. Quant à la culture, les Roumains doivent beaucoup à ces deux souverains; ce qui a suivi, le développement ultérieur, n'a pu se développer qu'en se fondant sur la base solide posée par eux. Il ne faut pourtant pas oublier que l'histoire des écoles roumaines de Hongrie date du Moyen-Age. Dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle se trouvait une sorte d'école élémentaire près de l'église Saint-Nicolas de Brasso (environ 1495). On en trouvait probablement de semblables auprès des évêchés et des monastères, fréquentées bien entendu par les séminaristes. Seulement, toute la nourriture intellectuelle, qu'il fallait d'ailleurs ingurgiter dans le temps minimum, consistait dans les éléments du service divin et dans les cantiques, et on n'arrivait qu'assez rarement dans ces écoles à apprendre sérieusement à lire et à écrire. C'est à la Réforme en Transylvanie qu'on doit la création de véritables écoles destinées aux Roumains. Dès la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle des écoles roumaines de confession calviniste s'établirent à Lugos, à Karánsebes et à Hátszeg. Au siècle suivant existait à Fogaras une école roumaine importante fondée en 1657 par Suzanne Lorántffy, veuve de Georges I<sup>er</sup> Rákoczi.

Les écoles fondées dans ce but ont évidemment marqué un grand progrès dans le développement de la culture des Roumains de Hongrie; leur principal défaut était leur petit nombre, d'autant plus qu'après la vigoureuse reprise de la propagande catholique, suivie de sa victoire parmi les Roumains, ces écoles perdirent de leur importance. Ainsi, jusqu'à la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, le nombre des écoles roumaines de Hongrie resta donc limité; de plus, elles avaient toutes un caractère ecclésiastique.

L'Union de 1700 avec l'Église catholique fournit de nouvelles possibilités et ouvrit de nouvelles voies, pour les écoles et la culture, à une certaine partie des Roumains de Hongrie: d'abord les Collèges des Jésuites s'ouvrirent aux clercs de rite catholique grec, puis l'Union fonda même en 1754, à Balázsfalva, le premier établissement d'enseignement secondaire à l'usage des Roumains. La fondation d'écoles primaires nombreuses, destinées à l'instruction des enfants du peuple, ne fut entreprise que dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, selon le programme de réformes scolaires de Marie-Thérèse. Dans l'esprit de l'absolutisme-éclairé, Marie-Thérèse s'était persuadé qu'elle ne pourrait à la fois fortifier la puissance des Habsbourg et assurer le bonheur et les progrès de ses peuples que si elle arrivait à développer dans l'esprit de ses sujets une conscience de „citoyen de la monarchie“. Les écoles devaient servir ce dessein. Il fallait faire de la culture le trésor commun de tous les peuples de la monarchie. La tâche éducative de l'école ne devait pas se borner à l'enseignement d'une culture religieuse, mais devait surtout créer une culture et une conscience unanimes, à la fois politiques et civiques. L'organisation des écoles dans ce sens devait être étendue à la nation „illyrienne“ (entendez par là Serbes et Roumains) ce qui devait assurer que l'enseignement donné dans les écoles serbes et roumaines serait conforme aux intérêts de l'État. Dans cette intention, Marie-Thérèse commença en 1763 l'établissement d'écoles roumaines et le poursuivit activement jusqu'à sa mort. Bien entendu elle dut procurer les livres nécessaires en roumain et pour les composer trouver des imprimeries munies de caractères cyrilliques. Les écoles roumaines de Hongrie ayant été moins nombreuses avant les réformes de Marie-Thérèse qu'après, il est logique que les livres d'enseignement aient suivi la même progression. Il est également tout naturel qu'on ne puisse guère mentionner avant la fin du XVII<sup>e</sup> siècle de livres d'enseignement en roumain, pas plus en Hongrie qu'au-delà des Carpathes. Il est naturel que jusque-là l'enseignement avait exclusivement employé des ouvrages ecclésiastiques en roumain.

Le premier livre d'école à paraître en roumain et digne de ce nom fut un abécédaire (Gyulafehérvár 1699). Les besoins grandissants du XVIII<sup>e</sup> siècle suscitèrent l'impression de nouveaux ma-

nuels en roumain. A compter des temps les plus reculés jusqu'à la mort de Marie-Thérèse le nombre de ces manuels est minime: nous ne connaissons de cette période que huit abécédaires, un livre d'arithmétique et deux règlements d'école. On suppléa en partie à la rareté de la matière par l'emploi de ces livres ecclésiastiques qui paraissaient propres à l'enseignement, nous faisons ici allusion surtout au groupe des anciens catéchismes en roumain. En somme on peut dénombrer, selon nos connaissances actuelles, une trentaine de livres à usage d'enseignement parus en roumain depuis les origines jusqu'à la mort de Marie-Thérèse; onze d'entre eux ont paru dans les territoires de la monarchie du temps de l'impératrice. Ainsi en deux cents ans la production de livres d'école en roumain n'a été que le double de ce qui a vu le jour dans les quarante ans qu'a duré ce règne. Cette comparaison témoigne éloquemment de l'impulsion énergique donnée au développement des Roumains de Hongrie par les réformes si importantes de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Sous le règne de Joseph II l'enseignement public suivit la voie tracée par Marie-Thérèse, avec des progrès marqués du côté roumain. La chose est facile à comprendre: les difficultés de début ayant été éliminées par Marie-Thérèse, il ne fallait que poursuivre l'oeuvre, avec bienveillance et continuité.

Les résultats en furent que, par exemple, près de trois cents nouvelles écoles élémentaires roumaines furent fondées en Transylvanie, sans compter les nombreuses écoles roumaines établies alors en Hongrie proprement dite. Les livres scolaires se multiplièrent, plus vite encore que sous Marie-Thérèse; le fait est prouvé par le nombre de ces livres découverts par nous et tout-à-fait inconnus jusqu'ici. Nous ne pouvons malheureusement pas traiter à fond cette question en ce lieu, bien que disposant d'un grand nombre de renseignements nouveaux sur ces livres et leurs auteurs, jusqu'ici oubliés; nous avons pourtant pu, dans nos cours d'université, les faire connaître. La grande portée de cet ensemble de faits est facile à comprendre. Il est patent qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle les Roumains de Hongrie protégés par l'Etat, possédaient au minimum de cinq à six cents écoles élémentaires qui répandaient en roumain l'enseignement, qui élevaient le niveau des Roumains, qui préparaient parmi eux une classe bourgeoise qui avait manqué jusque-là, qui formaient des apôtres

de la littérature roumaine si pauvre jusqu'alors, qui enfin jetèrent les fondements de la culture nationale roumaine du XIX<sup>e</sup> siècle.

Pour mieux appréhender cette situation, comparons-la brièvement avec l'état de choses de l'autre côté des Carpathes. Dans les provinces purement roumaines le développement de l'enseignement ne pouvait qu'affliger les patriotes. Jusqu'à la fin du règne des Fanariotes (1821) le nombre des écoles de langue roumaine, comparé à celui des écoles étrangères, d'abord slaves puis grecques, était infime. Elles ne pouvaient se fonder et subsister que dans les villes, dans les résidences épiscopales et auprès des monastères. Dans les deux provinces roumaines, les écoles de villages étaient alors absolument inconnues; dans le meilleur cas il s'en trouvait une, çà et là, due aux libéralités d'un grand seigneur bienveillant. L'établissement systématique d'écoles de village devait être la tâche du XIX<sup>e</sup> siècle, mais même alors cet important problème fut lent à se résoudre. Cela revient à dire que les Roumains de Hongrie soigneusement protégés par l'Etat hongrois ont largement devancé dans le domaine de l'enseignement leurs compatriotes demeurés de l'autre côté des Carpathes.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle amena l'union ecclésiastique d'une partie des Roumains de Hongrie avec l'Église catholique; par là l'Etat hongrois put continuer de fournir aux Roumains l'impulsion intellectuelle donnée jadis dans une intention religieuse par les princes de Transylvanie. Ces convertis à la confession gréco-catholique eurent ainsi l'occasion de participer à une culture et à un enseignement qui leur avaient jusqu'alors été inconnus et inaccessibles. La connaissance du latin prit toute son importance et c'est surtout, si l'on excepte la Pologne, dans les écoles hongroises que les Roumains l'ont appris. En 1643, Déodat, évêque catholique de Sophia, indiquait dans un de ses rapports que les Roumains de Valachie se rendaient en Transylvanie pour apprendre le latin. Après 1700 toutefois, on n'aurait pu parler d'attrait spontané exercé sur les Roumains par l'étude du latin, il aurait aussi fallu considérer une certaine contrainte naturelle et morale. La confession nouvelle, le catholicisme grec, avait besoin de prêtres qu'il fallait former dans des collèges où la langue d'enseignement fût le latin; aussi la majorité du nouveau

clergé roumain fut formé chez les Jésuites hongrois. Jusqu'à Athanase Anghel, archevêque roumain de Gyulafehérvár et signataire du traité d'union religieuse, qui promet en 1701 de ne nommer dans l'école sous sa surveillance aucun professeur qui ignorerait le latin. A partir de 1743 les Roumains de Hongrie eurent la possibilité de continuer leurs études à Rome, au collège „de propaganda Fide“, en plus des collèges jésuites de Hongrie. En 1754 on fonda à Balázsfalva le premier collège roumain. A partir de 1774 Marie-Thérèse fit admettre les séminaristes roumains au collège Sainte-Barbe de Vienne; plus tard, elle fit de même à Lemberg.

Cette éducation dans l'esprit de la culture latine éveilla dans la classe intellectuelle roumaine, encore peu nombreuse en Hongrie, la soif de la connaissance en lui en faisant connaître les origines et les méthodes. Ces conditions ont seules pu produire dans la seconde partie du XVIII<sup>e</sup> siècle les trois grandes figures de l'histoire roumaine: Samuel Klein, Georges Şincai et Pierre Maior, tout à la fois créateurs de la linguistique roumaine; régénérateurs des études historiques; fondateurs systématiques de l'irrédentisme roumain; apôtres de la révolution pour tout le peuple roumain; tout cela à la fois pour éveiller la conscience nationale des Roumains, en définir l'attitude politique et en marquer les buts. Il faut chercher l'origine, la force vitale et les aliments du dacoromanisme politique et officiel dans les idées propagées par Klein, Şincai et Maior, lesquelles ont pénétré avec une force d'excitation irrésistible l'âme du peuple roumain et l'ont échauffé pendant un siècle entier jusqu'à l'occasion favorable d'explosion et de réalisation. Klein, Şincai et Maior ont donné par l'activité de leurs études si fanatiques et si tendancieuses un exemple éclatant de la littérature servant d'instrument irremplaçable aux luttes politiques d'un peuple et de servante indispensable à ses aspirations. N'oublions pourtant pas que si ces trois érudits roumains, clercs catholiques-grecs, ont pu s'élever de toutes façons et en quelque sorte jusque sur ce piédestal, les Hongrois et leur capitale en recueillent un immense mérite. C'est d'ailleurs une question qui mériterait plus d'attention. Budapest a été pendant plus d'un siècle, de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la dernière guerre; l'une des sources principales des mouvements de culture roumains.

Depuis une quinzaine d'années, l'auteur de cette étude a insisté là-dessus et a fourni des trouvailles et des preuves à l'appui, preuves et trouvailles qui ont diffusé cette idée parmi les érudits hongrois.

Klein, Şincai et Maior comptaient parmi les plus doués et les plus instruits de leurs compatriotes d'alors. Dans une situation matérielle plus commode et plus heureuse ils auraient pu manifester une plus grande activité intellectuelle, mais ils n'auraient pu arriver à des résultats supérieurs. Ils doivent même en partie la grandeur éminente de leurs résultats à cette situation défavorable, à savoir l'obligation de quitter leur trop étroite patrie à la fin de leur vie. Leur caractère inquiet, difficile et ambitieux leur valut de nombreux conflits avec leurs supérieurs hiérarchiques et même avec leur évêque de Balázsfalva, Jean Bobb, qui convoqua Klein et Şincai pour les soumettre à un interrogatoire. Tout cela les obligea à s'éloigner et à s'établir dans la capitale de Hongrie où ils trouvèrent un asile idéal. Maior fut amené de même par ses mauvais rapports avec son évêque et surtout par ses ambitions de chercheur à se fixer au centre du pays. Les trois érudits trouvèrent alors à l'imprimerie de l'Université de Bude des emplois de censeurs et de correcteurs de langue roumaine. Dans leur vie errante, cette imprimerie leur a assuré non seulement une situation matérielle fixe, mais encore la plus substantifique nourriture intellectuelle. Avant de s'y fixer, ils avaient acquis par leurs séjours et par leurs études à Rome et à Vienne une vue des choses tout occidentale, et ils avaient pris connaissance de l'érudition, de ses sources et de ses méthodes. Ils ne pouvaient pourtant profiter de leurs acquisitions antérieures qu'à condition de connaître à fond le centre du monde savant hongrois. La capitale nourrissait alors pour ainsi dire la circulation du sang de tout le pays et centralisait en elle-même toutes les activités scientifiques, culturelles et intellectuelles. Elle était donc apte au premier chef à combler les brèches dans l'esprit des trois érudits transylvains et à en corriger les défauts; ceux-ci ne pouvaient disparaître que dans une étude minutieuse des résultats acquis par l'érudition hongroise.

Leurs connaissances avaient encore besoin d'être complétées par l'étude la plus importante qui pût se présenter; celle

du trésor immense des documents hongrois, des bibliothèques et des archives hongroises. La matière originale considérable sur laquelle sont fondées leurs savantes études, et qui avait fait défaut à leurs prédécesseurs roumains, aurait été introuvable partout ailleurs que dans la capitale de Hongrie. C'est là aussi que ces Révolutionnaires de l'érudition roumaine eurent l'occasion de faire personnellement connaissance avec les grands savants hongrois du temps.

Ils ont entretenu des relations personnelles ou un commerce épistolaire avec Georges Aranka, Joseph Benkó, Daniel Cornides, Keresztély Engel, André Frédéric Haliczky, Antal Hadik, Étienne Kátona, Joseph Kereszturi, Martin Georges Kovachich, André Lehotzky, Jean Lipszky, Ladislás Perecsényi Nagy, Charles Georges Romy, Louis Schedius, Michel Tertina, Benoit Virag, d'autres encore. Le contact direct ou les relations épistolaires avec tous ceux-ci, les discussions savantes d'une part ont révélé aux trois réfugiés la pensée hongroise érudite, d'autre part leur ont facilité la compréhension du contenu, de l'emplacement et de la portée des documents hongrois et ont ainsi contribué à aiguïser et à fortifier leur sens critique. L'imprimerie de l'Université de Bude, leur séjour même à Bude, n'ont pas seulement donné à Klein, Şincai et Maior la possibilité de gagner leur vie, mais encore leur ont fourni un enseignement d'érudition systématique, un institut de recherches d'une capacité du perfectionnement infinie. Sans la présence à Bude de cette imprimerie, ils n'y auraient jamais séjourné si longtemps, ils n'auraient jamais ni pris connaissance de l'érudition hongroise, ni puisé à ses sources; ils auraient écrit leurs ouvrages, assurément avec un moindre appareil critique et à un niveau moins élevé; il n'est même pas sûr qu'ils eussent eu et l'occasion et les moyens d'achever leur oeuvre.

La capitale de la Hongrie a donc exercé une très bien-faisante influence sur le développement intellectuel des trois érudits, sur la qualité et sur la quantité de leurs savants ouvrages. A ce sujet il convient de remarquer que tant pour ce que nous venons de voir que pour nombre d'autres causes, l'imprimerie de l'Université de Bude occupe une place à part dans le développement et l'histoire de la littérature et de la culture roumaines, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>. Le grand mé-

rite de cette imprimerie, d'un point de vue roumain, a été de permettre à Klein, Şincai et Maior de séjourner dans la capitale et de s'y livrer à leurs recherches. En dehors de cette influence indirecte, l'imprimerie de Bude en a exercé une autre, directe celle-ci, sur le développement de la culture et de la littérature roumaines. Cette influence directe, l'imprimerie de l'Université — après son déplacement de Nagyszombat à Bude — l'a exercée par l'étendue du programme d'action civilisatrice établie en faveur de tous les peuples de la monarchie, programme qui embrassait soigneusement tous les besoins culturels du peuple roumain, indépendamment même des limites géographiques. Nous avons annoncé, à plusieurs reprises, ces résultats des nos recherches, résultats appuyés sur des documents inconnus jusqu'à ce jour et dont nous pouvons dire qu'ils ont en une influence fructueuse.

L'activité de Klein, Şincai et de Maior s'étendit au début du XIX<sup>e</sup> siècle et l'effet exercé par elle sur la littérature et l'érudition roumaines s'est fait continuellement sentir dans tout le cours du siècle dernier. Les résultats de l'activité des trois savants ainsi que leurs idées (le roumain dérive du latin, les Roumains descendent directement des colons de Trajan en Dacie, lesquels colons n'ont jamais quitté le pays et y sont par conséquent les légitimes titulaires des droits politiques et du gouvernement) tout cela se répandit rapidement de Hongrie et de Transylvanie dans les deux principautés roumaines. Au premier rang des propagateurs de ces doctrines se trouvaient d'autres professeurs roumains de Transylvanie que l'administration des pays trans-carpathiques faisait venir pour qu'ils coopérassent aux réformes de l'enseignement projetées dans les principautés roumaines au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le but avoué de ces réformes était l'éviction radicale, des écoles roumaines, de la langue grecque et de l'esprit grec qui interdisait les progrès, en un mot de rendre nationales par la langue et l'esprit les écoles des provinces roumaines. Les disciples de Klein, Şincai et Maior, tout pénétrés des idées de ceux-ci, semblèrent les plus capables d'organiser des écoles et d'exécuter les réformes. Celui-là même qui réussit le premier à transplanter de façon sérieuse et durable ces idées en Roumanie était un Roumain de Transylvanie: Georges Lazăr. La-



zăr accomplit à Bucarest la réforme de l'enseignement roumain de la province de Mountanie (Valachie) du vivant de Pierre Maior et dans l'esprit de celui-ci et de ses compagnons, esprit appelé dans les publications roumaines esprit national révolutionnaire de l'école latinisante. Les historiens de la culture roumaine célèbrent en Lazăr un véritable apôtre national qui a éveillé le peuple roumain et surtout les Roumains de Mountanie de la longue léthargie de l'époque fanariote; qui a de plus jeté d'un seul coup les fondements de l'école nationale roumaine et de la Roumanie actuelle. Lazăr est aussi important pour la seule Mountanie que le sont pour l'ensemble des Roumains Klein, Şincai et Maior dont il fut pour sa province le représentant le plus intrensigeant, pourtant, dans sa vie et dans son développement, on ne peut que remarquer ce qu'il a dû à la Hongrie, son cas étant à peu près celui des fondateurs de l'école latinisante. C'est que Lazăr sortait d'une famille de paysans fort pauvres du comté de Szeben, qui travaillaient dans une propriété du baron Samuel Bruckenthal, gouverneur de Transylvanie. C'est Bruckenthal qui, remarquant les dons du cadet de cette famille, Georges, lui vint en aide et lui donna la possibilité matérielle d'aller à Kolozsvár et de faire des études complètes. On sait qu'au cours de ces études les professeurs hongrois du jeune homme, surtout Imre Koros et Joseph Gegő, ont exercé sur lui une influence bienfaisante et durable. Si le gouverneur de Transylvanie ne s'était pas personnellement occupé du fils des pauvres paysans roumains, et ne l'avait envoyé s'instruire à Kolozsvár, Moga, évêque roumain de Nagyszeben, n'aurait pu à son tour l'envoyer étudier à l'université de Vienne; on peut dire sans exagération que Georges Lazăr aurait grandi et serait mort en labourant la terre. Il n'aurait pu devenir le fondateur de l'école nationale roumaine. Lazăr, l'éducateur de sa nation, c'est un présent — parmi beaucoup d'autres — de la Hongrie à la Roumanie.

Au temps même où débutaient Klein, Şincai et Maior, les Roumains essayaient de former en Transylvanie une société savante (vers 1794—95) sous l'influence de la société de linguistique de Georges Aranka.

On rencontre un grand nombre de mots d'origine hongroise dans les dictionnaires roumains des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, mais on pourrait même se passer de ce témoignage supplémentaire car, dans la lexicographie roumaine, on constate des emprunts, par exemple aux dictionnaires hongrois de François Páriz Pápai et d'Albert Molnár. Sans entrer dans trop de détails, constatons que le premier répertoire de botanique roumain fut établi vers 1780 par un Hongrois, l'excellent historien et botaniste Joseph Benkő. L'importance immense de ce dictionnaire réside en ceci qu'il a sauvé de l'oubli la nomenclature en roumain de la botanique au XVIII<sup>e</sup> siècle, qu'il a de plus servi de modèle direct ou non à tous les travaux postérieurs de cette nature en roumain. Après Benkő, tant les Saxons que les Hongrois se livrèrent à des essais semblables, fort intéressants. Du côté hongrois mentionnons le nom de Jean Veszelszki qui, inspiré par Benkő, n'y ajouta rien de nouveau quand il fit paraître son livre en 1798; le fait a d'ailleurs échappé aux critiques roumains. Ce que paraissent avoir également ignoré les critiques roumains et hongrois, c'est qu'à cette époque (avant 1804) fut rédigé le premier dictionnaire technique en langue roumaine traitant spécialement des mines de sel gemme, composé par François Petz, employé hongrois des salines. Ce petit dictionnaire, comme celui de Benkő, donnait la traduction des termes techniques en plusieurs langues, fournissant un lexique allemand-hongrois-ruthène-roumain. C'est un grand dommage pour la linguistique qu'on ne connaisse pas aujourd'hui ce dictionnaire dont le manuscrit disparut avant l'impression. Remarquons enfin que nous devons à un Hongrois du XVIII<sup>e</sup> siècle, Georges Hortobágyi, originaire du comté de Hunyad, le sauvetage de quelques documents inconnus, mais importants et fort curieux, de l'ancien folklore roumain. En dehors de cela mentionnons que la richesse et la beauté du folklore roumain ont attiré par la suite l'attention des chercheurs hongrois, mais cette question présente un aspect extrêmement important: la comparaison des folklores roumain et hongrois ouvre une excellente perspective d'observation des influences réciproques. Les modestes essais de début ne font pas non plus défaut dans ce domaine. L'influence du folklore hongrois a déjà été démontrée dans plusieurs légendes roumaines. — Nous ne pouvons pas nous en occuper ici, mais

pour illustrer l'influence multiple du hongrois, examinons encore un détail du développement de l'ancienne littérature roumaine.

\*

La version en roumain du roman qui conte la vie et les hauts-faits d'Alexandre-le-Grand a été, du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'aujourd'hui, la lecture favorite du public roumain sans distinction de classe. Les recherches les plus récentes des érudits roumains ont démontré qu'il ne faut pas chercher à l'oeuvre roumaine si populaire, l'„Alexandrie“, un original grec, mais un serbe. Il n'est nullement impossible qu'en dehors des adaptations de l'original serbe du „roman d'Alexandre“, qui a incontestablement servi de modèle, on ait aussi utilisé un modèle hongrois.

\*

Une autre importante question de détail se pose. Au cours du développement de leur littérature et de leur civilisation, les Roumains ont conservé jusque naguère les caractères cyrilliques. Depuis 1860 ils emploient exclusivement l'alphabet latin; entre 1829 et 1860 on employa un alphabet mixte, partie cyrillique partie latin; plus tôt encore on écrivait manuscrits et documents linguistiques, on imprimait les livres, surtout à l'aide des caractères cyrilliques et pour une petite partie en lettres latines; les efforts officiels, énergiques et conscients pour la suppression de ceux-là et pour leur remplacement par celles-ci datent de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ces efforts ont une double origine, encore que les érudits n'aient vu qu'un côté de la question, celui évoqué par Klein, Şincai et Maior, fondateurs en Roumanie, nous l'avons vu, de l'école latinisante qui a donné à ces mêmes efforts un caractère systématique. Ce qui a échappé jusqu'à présent aux érudits tant hongrois que roumains, c'est les luttes entreprises par l'administration hongroise et les directions données par elle, en faveur du remplacement de l'alphabet cyrillique par l'alphabet latin, antérieurement aux débuts de l'école latinisante et indépendamment d'elle, luttes continuées à l'époque de floraison de la dite école et parallèlement à elle.

Ces mesures officielles restèrent de même inopérantes, ce qui empêcha en partie la réalisation immédiate ou du moins plus rapide des aspirations de Klein, Şincai et Maior. Il faut ici faire

énergiquement remarquer que si ces efforts et ces luttes pour la suppression de l'alphabet cyrillique n'ont pu atteindre les buts visés, ce ne fut pas faute de bienveillance de la part de l'administration hongroise, mais à cause de la résistance obstinée d'opposants qui — ethniquement parlant — n'appartenaient ni au peuple hongrois, ni au roumain. Le peu d'effet des mesures officielles ne diminue pourtant point la signification de la tentative de l'administration hongroise. L'auteur de cet article a pu traiter de tous ces détails à loisir dans ses cours et ne peut ici qu'y faire allusion. Il doit pourtant mentionner que dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'aujourd'hui les érudits roumains, les anciens comme les modernes, ont considéré le rôle joué par l'alphabet imposé aux Roumains pendant une si longue période comme une véritable catastrophe nationale pour ce peuple; pour y parer des dispositions avaient été prises par l'administration hongroise un siècle avant que l'administration roumaine s'occupât de la question, puisque le premier décret sérieux et rigoureux en Roumanie fut en 1860 celui du prince Alexandre Cuza, ordonnant l'usage exclusif de l'alphabet latin. La Hongrie a donc pris une part importante aux luttes pour la suppression de l'alphabet cyrillique, tant par des décrets que par d'autres efforts. Nous avons établi la statistique des documents linguistiques écrits en caractères latins avant 1784, en même temps que nous avons recherché sous quelles influences et avec quelle aide ils avaient paru. A cette époque, le nombre des documents de cette sorte dépasse largement la centaine. Personnellement, nous en avons repéré plus de cent dix: quatre du XVI<sup>e</sup> siècle, vingt-trois du XVII<sup>e</sup> siècle, le reste du XVIII<sup>e</sup> siècle. Plus des deux tiers portent la marque d'une influence hongroise.

\*

La Hongrie et les Hongrois ont contribué au développement de la culture roumaine avec plus d'élan encore qu'avant, au cours des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, jusqu'à la guerre; ce n'était que naturel puisque des traditions séculaires et des bases solides avaient préparé la tâche de cette époque et que les possibilités de développement devenaient plus vastes. L'enseignement a alors achevé et complété l'immense travail culturel commencé au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le nombre d'écoles primaires en roumain

se multipliant, de nouveaux types d'écoles naissent, par exemple les collèges roumains, les écoles professionnelles complétées par toutes sortes d'institutions culturelles roumaines fournissant la possibilité et l'occasion de connaissances nouvelles ou de développement de toutes les spécialités. A côté d'ailleurs de tous ces établissements spécialement destinés aux Roumains, tous les collèges, les écoles supérieures techniques, les établissements d'enseignement supérieur et les carrières officielles s'ouvraient aux Roumains de Hongrie. Tout cela devait mener rapidement à la formation d'une bourgeoisie roumaine capable d'un côté de satisfaire à toutes les prétentions des Roumains de Hongrie à la culture, de l'autre de prêter main-forte dans le même but à ses frères demeurés de l'autre côté des Carpathes. La portée immense de cet effort d'enseignement se comprend de soi-même. Pour nous représenter les résultats atteints recourons de nouveau à la statistique. En 1907 les 2,800.000 Roumains de Hongrie avaient 2.985 écoles primaires confessionnelles en roumain avec 3.076 instituteurs. Par contre les sept millions d'habitants de la Roumanie autonome avaient 5.073 écoles primaires avec 7.784 instituteurs. Cela revient à dire qu'en Hongrie on trouvait environ une école primaire roumaine pour 938 Roumains, alors qu'en Roumanie la proportion était d'une école pour 1379 habitants. La proportion était incontestablement plus favorable pour les Roumains de Hongrie que pour leurs frères de Roumanie, ce qui signifie que l'État hongrois avait su créer pour ses Roumains des instruments de civilisation supérieurs à ceux de Roumanie.

Rappelons aussi que pour encourager les études roumaines et soutenir les efforts littéraires roumains, l'État hongrois avait institué à chacune des deux universités de Budapest et de Kolozsvár une chaire spéciale de langue et de littérature roumaines. A l'Université Péter Pázmány de Budapest, on commença à enseigner ces disciplines en 1862, deux ans avant la fondation de l'Université de Bucarest et deux ans après la fondation de celle de Jassy. La fondation de cette chaire à Budapest, l'introduction systématique du roumain dans l'enseignement supérieur hongrois et à cette époque, prennent toute leur importance quand on se reporte aux tristes conditions politiques et culturelles qui régnaient alors dans les deux principautés

roumaines; ces conditions avaient jusque là interdit la formation d'une université roumaine et nationale, au sens moderne de ces mots. Des savants hongrois peuvent estimer que les chaires de roumain à Budapest et à Kolozsvár ne se sont pas élevées à la hauteur de leur vraie tâche; elles ont pourtant rempli leur mission par leur seule existence, indépendamment de la personnalité et de l'activité des professeurs qui les occupaient; elles ont suscité la renaissance littéraire et nationale des Roumains de Hongrie et elles ont forgé l'arme puissante de la conscience nationale roumaine et de l'éducation des étudiants roumains de Hongrie dans un intransigeant esprit roumain national.

Parallèlement aux progrès rapides des écoles roumaines de Hongrie, l'influence hongroise, bienfaisante pour les lettres et les sciences, a crû sans cesse aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Elle s'est manifesté de la manière habituelle bien connue: d'une part les productions intellectuelles hongroises servent de base, de source d'inspiration à des productions roumaines de même nature, d'autre part les érudits hongrois cultivent les études roumaines et examinent des questions qui intéressent de près les Roumains. Les résultats acquis sont plus nombreux que par le passé, leur importance s'accroît tant par leur masse que par leur valeur. Ces études roumaines en Hongrie d'avant-guerre avaient des organes variés, chacun de ceux-ci doué d'un caractère différent: officiellement, la tâche en incombait aux chaires des universités de Budapest et de Kolozsvár; elles entraient par ailleurs, indirectement et dans de certaines limites, dans le programme de l'Académie hongroise des Lettres et des Sciences et dans celui d'autres Sociétés savantes; enfin elles jouaient un rôle de discipline subsidiaire, dans les études des chercheurs et des érudits, ne constituant qu'assez rarement le but spécial et exclusif de savants hongrois. Les recherches hongroises de cette époque sur la linguistique, l'histoire et le folklore ont largement contribué à débrouiller des questions d'intérêt primordial pour les Roumains et cette contribution à la culture roumaine est une des pages de l'histoire de la civilisation en Hongrie qui fasse le plus d'honneur à ce pays.

Quant à l'autre variété d'influences hongroises sur l'enrichissement de la littérature roumaine, on la retrace aisément en constatant, entre autres, qu'une bonne part des livres

d'étude roumaines en Hongrie est formée de traductions ou d'adaptations d'originaux hongrois, ce qui n'empêchait nullement d'autres branches de la littérature de se nourrir de la littérature hongroise. A l'appui de cette affirmation, nous allons montrer rapidement la mesure dans laquelle la littérature hongroise a influencé les productions roumaines, surtout au cours du siècle dernier; examinons d'abord la mesure où la littérature hongroise a influencé la poésie roumaine, principalement au XIX<sup>e</sup> siècle.

Les premiers poèmes en roumain que nous connaissons à l'heure actuelle se trouvent dans le fragment de Todoreszku qui contient, comme on sait, la traduction en roumain du livre de cantiques de Gergely Szegedi et de François David, faite vers 1570. Autrement dit, les premiers vers roumaines connus sont une traduction du hongrois. On connaît aussi, plus jeune d'un siècle, un poème d'amour traduit d'un original hongrois en roumain. Mentionnons ensuite les essais de versification en roumain des élèves, tant Hongrois ou Saxons que Roumains, des collèges de Hongrie. Au XVIII<sup>e</sup> siècle on trouve encore des poèmes en roumain composés selon toute apparence par un Hongrois. En 1768 un petit recueil de poèmes parut à Kolozsvár; le livret contient dans ses 32 pages quatorze poèmes en roumain et quatre en hongrois, vraisemblablement du même auteur. Une partie de ces poèmes en roumain fut rééditée après 1780. Au cours même du XIX<sup>e</sup> siècle se trouvent des Hongrois qui essayent de traduire en roumain les poètes hongrois, comme Joseph Koncz, acteur hongrois de Transylvanie, qui traduit en 1816 la „Guerre des Grenouilles et des Souris“ de Csokonai Vitéz Mihály. En 1838 un Hongrois, le commandant Györffy, compose à son tour un poème en roumain qui paraît dans la revue „Foaie pentru minte, inimă și literatură“ dirigée par Georges Baritiu. Cette revue publia à cette époque des traductions en roumain de poèmes de Vörösmarty et de Kisfaludy. Mentionnons en passant que selon M. Nicolas Jorga, les aïeux de Basile Alexandri, l'un des meilleurs poètes roumains, seraient sorti d'une famille hongroise. Ce qui est encore plus important, c'est que dans les œuvres des poètes roumains de Transylvanie on peut montrer une vaste influence de la littérature hongroise. On sait depuis longtemps que l'„Histoire du prince Argire et de

la vierge fée“ d'Albert Gyergyai a servi de modèle à Jean Barac, poète roumain de Transylvanie, pour son „Arghir și Elena“. Tout récemment un excellent critique et historien de la littérature roumaine, M. Georges Bogdan-Duică, professeur à Kolozsvár, a entrepris la tâche parfois pénible de démontrer que Barac, poète abondant mais peu original, s'est inspiré à la fois de Gyergyai et d'une foule d'autres écrivains hongrois.

Qu'il nous soit permis, indépendamment des données fournies par d'autres chercheurs, d'attirer l'attention sur un ensemble de circonstances intéressant les poètes roumains de Transylvanie au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle et resté jusqu'à présent à peu près inconnu des érudits roumains; il s'agit entre autres à cette époque d'une influence indirecte de la littérature hongroise sur les poètes roumains de Hongrie. La différence au début du XIX<sup>e</sup> siècle entre les poètes roumains de Transylvanie et leurs confrères des deux principautés réside en ce que, les premiers connaissant à fond le latin par suite de leur culture classique, on trouve parmi leurs œuvres quelques traductions ou imitations qu'on peut ramener à un original latin. Ces adaptations il est vrai n'étaient pas toujours puisées directement dans le latin mais en provenaient parfois par le détour d'intermédiaires hongrois. Il n'en reste pas moins que certains des poètes roumains de Hongrie ne se contentaient pas alors des traductions ou remaniements d'un original classique, mais se considéraient comme obligés d'écrire une partie de leurs poèmes originaux en latin selon les règles et les préceptes de la prosodie classique. L'autobiographie de Șincai, écrite en vers latins et publiée par Ladislas Perecsényi Nagy à Nagyvárad (1804) dans son „Orodias“ est assez connue. On a moins prêté attention aux essais de versification en latin de Jean Barac. Une œuvre de même nature, fort importante pour les Roumains, est restée inconnue jusqu'au moment où nous l'avons découverte en compagnie d'un grand nombre d'autres documents, également précieux et inconnus, au cours de nos recherches aux archives de l'imprimerie de Bude, voici une dizaine d'années. L'œuvre en question est une lettre en latin de Basile Aaron, adressée le 15 Décembre 1803 à l'imprimerie de l'Université, et qui projette quelque lumière sur la biographie générale d'Aaron et même sur un détail inconnu: son séjour à Marosvásárhely. Dans cette



lettre le poète roumain offrait à l'imprimerie un opuscule original de soixante feuilles manuscrites (soient quinze feuilles imprimées) contenant des poèmes en latin. L'imprimerie de l'Université ne pouvait exaucer le désir du poète en subvenant elle-même aux frais de publication de son ouvrage, sur lequel l'histoire de la littérature ne sait rien de plus. Pourtant, ce seul document nous autorise à considérer le goût et l'amour pour la littérature classique de Basile Aaron et des poètes roumains de Transylvanie du début du siècle dernier, de même que leur inclination à écrire directement en latin, comme le résultat d'une influence hongroise. L'activité toute semblable des poètes hongrois contemporains, l'éducation et la culture acquises par les poètes roumains dans les collèges hongrois (ou dans l'administration pour les fonctionnaires) ont dirigé dans le même sens l'activité intellectuelle de l'un et de l'autre groupe, le hongrois et le roumain. Si nous considérons donc les œuvres de ces poètes roumains comme le produit d'un néo-humanisme tardif, il nous est encore une fois permis de remarquer le rôle d'intermédiaire joué par la Hongrie dans ce courant spirituel chez les Roumains.

En observant le développement de la poésie roumaine en Transylvanie, on doit noter encore que l'hymne roumain fut composé par un poète de ce pays (Andreas Mureșeanu) et que les critiques roumains ont à un moment discuté la question: l'origine de ce poème révolutionnaire était-elle chez Petőfi ou chez Vörösmarty? L'influence sur la poésie roumaine d'un autre grand poète hongrois, Jean Arany, a déjà été démontrée. En 1916 M. Nicolas Putnok y a démontré l'influence des œuvres d'Arany sur l'épopée d'Aron Densușianu, la „Negriada“. De plus les poètes hongrois ont inspiré la verve de quelques-uns de leurs successeurs immédiats ou éloignés. M. L. Morariu a attiré l'attention sur l'effet exercé par Alexandre Endrődi sur Georges Coșbuc, autre poète roumain de Transylvanie; le poète roumain s'est inspiré d'un poème d'Endrődi préalablement traduit en allemand par Ladislas Neugebauer. Un traducteur roumain du nom de Gr. N. Lazu traduisit à la fin du siècle passé des poèmes de Petőfi et de Vörösmarty. En 1897, I. C. Pop avait traduit, sans beaucoup de force, „Szózat“ (l'Appel) de Vörösmarty; sa tentative avait pourtant été précédée dès 1861 par une

traduction parue dans le *Vasárnapi Ujság* (Journal du Dimanche). Nous avons de belles et bonnes traductions de Petőfi et de Madách, de la plume des poètes roumains d'origine transylvaine Étienne Iosif et Octavian Goga, fait qui prouve que ces poètes ont pu subir, jusque dans leurs poèmes originaux, certaine influence hongroise indirecte. Iosif a beaucoup traduit les écrivains de l'Europe occidentale, surtout Heine, Goethe, Wagner, Corneille, Verlaine, Ibsen, d'autres encore, mais il aimait beaucoup Petőfi et commença par son oeuvre la série de ses traductions. En 1896 il publia en roumain „l'Apôtre“ de Petőfi, l'année suivante la traduction d'une sélection des poèmes du même auteur. Il demandait encore son inspiration à d'autres poètes hongrois. Il a imité et remanié, entre autres, le célèbre poème de Paul Gyulai „La visite de minuit“. Le cas est le même pour M. Goga que nous connaissons comme un admirateur non seulement de Madách et de Petőfi, mais même d'Ady; c'est lui qui a racheté l'ancienne villa d'Ady à Csucs. D'ailleurs les fondements de l'éducation et de l'instruction de M. Goga ont été hongrois, ce qui explique qu'on puisse déceler une influence hongroise jusque dans sa poésie originale. Son intérêt pour la poésie et la littérature hongroise ne se sont jamais relâchées, il se manifeste jusque dans l'activité du poète. Son rôle et sa conduite avant et pendant la dernière guerre témoignent qu'il aurait voulu être et a tâché d'être pour les Roumains ce qu'avait été Petőfi pour les Hongrois surtout au moment de la Guerre d'Indépendance de 1848—49; il s'est efforcé de l'imiter, parfois en pleine connaissance de cause, quelquefois moins consciemment. A peine plus jeune que M. Goga, M. Jean Ursu Soricu, originaire de Hétfalu (Transylvanie) a commencé en 1907 à traduire Petőfi, Vörösmarty, plus tard Szabolcska, enfin Reviczky et Ady.

Il est à peine besoin de faire remarquer que ces recherches de l'influence de la littérature hongroise sur la poésie roumaine n'ont point à beaucoup près épuisé la matière; d'autres résultats suivront.

\*

Occupons-nous enfin de la situation consécutive à la guerre. L'annexion de la Transylvanie à la Roumanie eut pour résultat une sérieuse et profonde connaissance réciproque des

productions de l'esprit, hongroises et roumaines. Si ce n'est pas en Hongrie que des dispositions ont été prises pour l'étude approfondie de la littérature et de l'érudition roumaines, ni en faveur de la culture intensive et systématique de cette discipline, en revanche les Hongrois des territoires annexés ont entrepris cette tâche longue, difficile et pour eux presque exclusive. Ce qui a été fait chez nous dans ce domaine est peu de chose, et ne saurait satisfaire aux exigences les plus modérées et les plus élémentaires. D'un autre côté, quelques représentants contemporains de la littérature et de l'érudition roumaines ont encore subi l'influence hongroise, consciemment ou non. C'est pourquoi nous trouvons jusqu'à présent des sujets hongrois même dans les belles-lettres ou encore des traductions en roumain des écrivains et poètes hongrois. La „Tragédie de l'Homme“ de Madách n'a paru que récemment (1934) dans l'excellente traduction en roumain de M. Goga. Ce fut un véritable événement littéraire, et considéré comme tel tant par la critique roumaine que par la critique hongroise de Transylvanie. Il y a dix ans, en étudiant Ady, M. Goga avait dépeint celui-ci comme le plus grand lyrique hongrois moderne, montrant au public roumain lettré, par de nombreuses traductions, qu'Ady occupe une place indiscutable parmi les grands poètes du monde entier. Les poètes roumains d'aujourd'hui, jeunes et vieux, procurent volontiers des adaptations artistiques des grands écrivains de la littérature hongroise du passé: Ady, Arany, Petőfi, etc. aussi bien que des modernes: Louis Aprily, Michel Babits, Louis Fekete, Tibor Flórian, Alexandre Kacsó, Ladislav Mécs, Alexandre Reményik, Ernest Szép, d'autres. Parmi ces traducteurs roumains figurent Silvius Bades, Axente Banciu, Jean Bran-Lemény, Georges Vazul-Al, Jean Iordache, Nicolas Moisiu, Théodore Murășanu, Georges Petre, Octavien Șireagu, Jean Ursu Soricu, Esaie Tolan, etc.

Dans la prose, même situation. Dès avant la guerre, les Roumains de Hongrie avaient éprouvé la nécessité d'avoir à leur disposition, non seulement en hongrois, mais même en roumain, ce qu'avait produit de meilleur la littérature hongroise, dans les belles-lettres ou pour le théâtre, comme les pièces d'Elek Benedek, Gyula Csermely, Joseph Eötvös, Farkas Gyulai, Mór Jókai, Étienne Lázár, Coloman Mikszáth, Charles Murai, Alexandre

Peterdi, Victor Rákosi, Joseph Szücs, Árpád Thewrewk etc. On ne trouve dans l'ensemble de ces traductions ni système bien conséquent, ni sélection bien réfléchie. Cette situation s'est maintenue après la guerre. Des revues et périodiques publient depuis la guerre des contes et nouvelles d'Árpád Berczik, Géza Cholnoki, François Herczeg, Mór Jókai, Imre Kádár, Désiré Kosztolányi, François Molnár, Zsigmond Móricz, Marie Szabó, Alexandre Török et de leurs émules, sans préjudice d'autres grandes oeuvres hongroises qui fournissent un plaisir littéraire et esthétique au public roumain.

En examinant le répertoire des théâtres roumains, on y trouve chaque année des pièces hongroises. On ne manque pas non plus en Roumanie de traductions de romans hongrois, comme celui de Désiré Szabó „Segítség“ (Au secours) ou celui de Joseph Nyirő „Az Isten igájában“ (Sous le joug de Dieu). A ce sujet on connaît des intentions louables et des projets dignes d'attention. C'est ainsi que M. Emmanuel Bacuța, écrivain roumain, prenant part en qualité de sous-secrétaire d'Etat à la neuvième réunion (Marosvécs, Juin 1934), de l'Hélicon des écrivains hongrois de Transylvanie, déclara à la dernière séance qu'il se sentait obligé de stabiliser et de systématiser les relations littéraires entre Roumains et Hongrois et qu'il invitait sans plus tarder les revues littéraires roumaines à tenir une rubrique suivie des événements littéraires hongrois de Transylvanie. Il déclara ensuite que la „Fundatja Regele Carol“ avait l'intention de faire publier la traduction en roumain de dix romans hongrois écrits en Transylvanie et que pour choisir ces oeuvres il souhaitait d'être aidé et conseillé par l'Hélicon. Si heureux qu'aient pu être les écrivains hongrois placés devant cette perspective, tout cela est demeuré jusqu'à présent à l'état de beau projet.

Ces dernières années de sérieux efforts ont été faits du côté roumain pour un rapprochement culturel entre Roumains et Hongrois; les écrivains roumains rassemblés autour de la revue „Familia“ de Nagyvárad s'y sont distingués. L'activité du groupe a eu jusqu'ici pour résultat de conserver d'actualité, et discuter sérieusement cette grande question du rapprochement; d'observer avec attention les nouveautés littéraires hongroises; de faire systématiquement connaître l'activité de nombreuses

revues hongroises; enfin de traduire en roumain quelques ouvrages hongrois. Tout cela paraît surtout, comme de bien entendu, dans les colonnes de la revue „Familia“.

Depuis la guerre les savants roumains se sont inspirés en plus grande mesure encore que précédemment des ouvrages hongrois, et se sont initiés plus qu'avant aux découvertes hongroises. Il y a à ceci une cause particulière; les institutions culturelles prospères de Transylvanie, annexées avec le territoire, les monuments artistiques et les documents manuscrits ou imprimés acquis dans les mêmes conditions, tout engageait les savants roumains à exploiter avidement des mines de renseignements jusqu'alors inaccessibles. Les études linguistiques, historiques ou littéraires les plus modernes sont fréquemment fondées sur cette masse de documents jusqu'à présent inconnus des érudits roumains ou négligés par eux. L'érudition hongroise, d'ailleurs ancienne et bien établie, aide encore d'autre façon les chercheurs roumains et leur facilite par une autre voie l'atteinte de leur but: l'avancement et le développement des études en Roumanie. Il nous faut ici mentionner que chacune des quatre villes d'université roumaines d'aujourd'hui représente un centre d'études important et spécialisé. Les centres de Bucarest et de Jassy ont derrière eux un passé relativement long et des traditions respectables, puisqu'antérieurs à la guerre. Les deux nouveaux, les Universités de Csernovic et de Kolozsvár, n'ont recueilli dans la situation nouvelle créée par la guerre qu'un héritage assez pauvre de traditions roumaines. A l'heure actuelle, ces deux centres sont animés d'une vie intellectuelle roumaine très active. Il serait également difficile et superflu de classer par ordre de valeur ces centres d'études dont chacun représente une école opposée aux autres; qui entretiennent des discussions passionnées car chacun d'eux tâche d'utiliser ses possibilités au maximum; dont enfin le programme individuel est à peu près fixe. Il est pourtant permis de constater que s'il fallait à tout prix établir ce classement, l'Université de Kolozsvár ne serait pas la dernière, d'un point de vue spécifiquement roumain, elle serait même en tête et pour beaucoup de raisons. L'une de ces raisons est fournie par les possibilités d'études offertes par les établissements hongrois préexistants en Transylvanie.

Une autre cause d'intérêt pour les choses hongroises est que la plupart des chercheurs de Kolozsvár ou de Transylvanie en général a été formée par l'enseignement supérieur hongrois, a pris connaissance des méthodes d'érudition et s'est habituée à les appliquer auprès de maîtres hongrois. A l'Université de Kolozsvár, dans les établissements d'enseignement de tous degrés de Transylvanie ou même de l'ancien royaume de Roumanie, partout on trouve à la tête des professeurs élevés dans la culture et les disciplines hongroises. Si donc dans le passé la frontière géographique n'a pas représenté une ligne d'isolement contre la force d'expansion des études et de l'érudition hongroises et contre leurs influences fécondes et bienfaisantes dans les provinces proprement roumaines, à plus forte raison, aujourd'hui, ces mêmes influences peuvent-elles se manifester et donner de nouvelles preuves de la mission de la civilisation hongroises dans ces territoires.

\*

Nous l'avons vu, le génie hongrois, la Hongrie et les Hongrois ont enrichi et inspiré la littérature et la civilisation du peuple roumain par plusieurs voies et dans de nombreux domaines. Ce que la littérature et la civilisation hongroises ont fourni en propre aux voisins de l'Est manifeste un caractère occidental; ainsi la Hongrie a-t-elle assumé vis-à-vis des Roumains le rôle important d'organe de transmission de la civilisation occidentale. Dans ce cas encore il faut faire une curieuse remarque: la Hongrie, nous l'avons vu, a non seulement dans le passé convié la Roumanie au partage de ses propres trésors mais a encore servi d'intermédiaire entre les mouvements intellectuels d'Occident et les Roumains; nous avons noté entre autres son rôle dans la Réforme et le Néo-humanisme. On pourrait envisager un rôle semblable dans les cas du Rationalisme ou du Romantisme. Il est de toute première importance d'élucider définitivement ce rôle d'intermédiaire de la Hongrie et de la littérature hongroise, rôle fort important comme l'examen le révèle. Les recherches antérieures ont porté sur l'influence des littératures occidentales sur la littérature roumaine, quelques questions ont ainsi été résolues et les rapports marqués entre littérature roumaine et littératures française, allemande ou italienne. Ce qu'on peut reprocher aux auteurs de ces études, c'est d'avoir

négligé la Hongrie, intermédiaire naturelle dans bien des cas. C'est en effet la Hongrie qui a fait connaître aux Roumains de Hongrie la littérature française ou l'allemande en leur en transmettant les œuvres, partie en original, partie en traduction; il faut dire que les Roumains de Hongrie ont utilisé au maximum les occasions et les possibilités ainsi offertes.

Quiconque est au courant du développement historique de la Hongrie et de ses rapports avec la langue, la culture et la littérature allemandes saisit aussitôt son rôle d'intermédiaire naturel entre Roumains et Allemands. Ce qui est essentiel dans ce cas, c'est que la Hongrie a joué ce rôle à une époque même où, dans les provinces trans-carpathiques, on avait aussi peu de souci que d'occasions d'étudier l'allemand.

Le cas du français est à peu de choses près semblable, bien qu'on ait négligé l'enregistrement et l'observation de cet ensemble de faits. Nos recherches patientes ont révélé les premières qu'il était permis d'envisager une certaine influence française, de civilisation ou littéraire, sur les Roumains de Hongrie au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à l'époque où l'influence française ne pouvait se faire directement sentir ni à plus forte raison se fortifier dans les deux provinces purement roumaines.

---